



UN BAISER

DÉCLAMATION POUR ENFANTS

Le printemps, songeant à paraître,
Mettait, pour s'aguerrir, le nez à la fenêtre.
C'était un beau dimanche... et, la main dans la main
Bébé chantait, sautait, auprès de son parrain.

Soudain l'enfant se met à dire :
— Achetons le pantin que vous m'avez promis ;
Il sera si content de nous voir grands amis...
Et parrain de répondre avec un bon sourire :
— Demain, pas aujourd'hui : le bazar est fermé.
D'un pleur Bébé fait briller sa paupière...
En le quittant, parrain le soulève de terre.
— Je voudrais un baiser de mon filleul aimé.
— Demain, pas aujourd'hui : car mon coeur est fermé.

PAS DE CHANCE !



ON, je n'ai pas de chance ! disait Jeannot : ainsi, à l'école, jamais je n'obtiens de prix.

— Le maître les donne toujours aux autres.

— Est-ce que c'est juste ?

— L'autre semaine, c'est encore le grand Ludo qui a eu le prix de lecture.

— Et le petit Rémi le prix d'écriture.

— Et le gros Justin celui de calcul.

— Et ils avaient déjà eu des prix le mois dernier.

— Est-ce que c'est juste ?

— Chacun devrait avoir un prix à son tour, n'est-ce pas ?

— Tu trouves, Jeannot ? Mais les choses ne vont pas ainsi dans le monde, mon garçon.

— Les prix sont donnés à ceux qui les méritent ;

— A ceux qui apprennent bien leurs leçons, qui font bien leurs devoirs ;

— A ceux qui ne sont pas paresseux, et tu es paresseux, Jeannot !

— A ceux qui ne manquent pas la classe, et tu la manques souvent ; tu la manqueras encore aujourd'hui !

— Tu n'auras pas de prix à l'école, Jeannot, tant que tu ne travailleras pas mieux, et tu ne gagneras pas non plus d'argent quand tu seras grand.

— On dit que la Fortune est aveugle ; on se trompe : elle a de forts bons yeux, au contraire, et elle les ouvre tout grands pour voir ceux qui méritent ses présents.

— Elle ne m'en fera jamais, grogne Jeannot : je n'ai pas de chance !

— Tu n'en as ni plus ni moins qu'un autre, et la Fortune te fera des présents, à toi aussi, pour peu que tu secoues ta paresse.

Mais Jeannot préfère continuer à murmurer entre ses dents :

— Je n'ai pas de chance !

Espérons qu'il ne le répétera pas toujours, et que la chance lui viendra à la fin... avec l'amour du travail !

LA SOURCE D'EAU VIVE

Trois voyageurs se rencontrèrent près d'une source d'eau vive placée aux bords du chemin. Une large coupe de pierre recueillait son eau, et le ciseau de l'ouvrier qui l'avait creusée y avait en même temps gravé ces mots, adressés au passant :

“RESSEMBLE A CETTE SOURCE.”

Leur soif étanchée, les trois voyageurs lurent l'inscription et en cherchèrent le sens.

— C'est un conseil, dit le premier, qu'à ses guêtres de cuir, à sa ceinture gonflée et au ballot qui chargeait ses épaules, on pouvait reconnaître pour un riche marchand ; la source coule toujours, elle va au loin, elle se grossit en route de mille ruisseaux qui en font une rivière, et semble nous dire par son exemple : “ Sois actif, ne t'arrête jamais, et tu prospéreras ! ”

Le vieillard, qui portait à la main un livre, secoua la tête.

— Il y a ici une leçon plus haute, dit-il ; cette fontaine qui s'offre à tous les altérés sans leur demander ni paiement, ni reconnaissance, dit clairement aux hommes : “ Fais le bien pour l'amour du bien, et ne cherche aucune récompense au dehors de toi-même. ”

Les deux voyageurs se turent : le troisième gardait le silence. C'était un adolescent aux cheveux blonds, qui se séparait pour la première fois de sa mère. Ses compagnons le prièrent de donner aussi son explication ; alors, il baissa les yeux, rougit beaucoup, puis, s'enhardissant :

— Moi, dit-il, l'inscription de la source me dit autre chose ! Qu'importerait l'éternel mouvement de cette onde et le flot qu'elle offre à notre soif, si quelque corruption l'avait troublée ! ce qui fait son prix, c'est seulement sa limpidité ! Nous inviter à lui ressembler, ce n'est point faire appel à notre diligence ou à notre libéralité, mais c'est nous dire de conserver no-



Fillette déchiffrent au piano la superbe musique que publie "l'Album Universel"

tre âme assez pure, pour refléter comme cette source d'eau vive toutes les fleurs de la terre et tous les rayons du ciel !

La clarté est la bonne foi des philosophes.

L'inspiration commence l'oeuvre ; la volonté l'achève. — E. MARBEAU.

A QUOI JOUONS-NOUS ?

A ROBERT HOUDIN.—Vous pouvez, si vous voulez, vous improviser sur-le-champ magicien — magicien pour rire — et donner à vos camarades une séance de prestidigitation burlesque qui les réjouira fort.

Prenez par exemple trois pommes, placez-les sur une table, et dites à votre auditoire :

—Voici trois pommes, A B C. Comment vous y prendriez-vous pour ôter celle qui est au milieu, B, et la faire passer en tête sans y toucher avec la main ?

—C'est bien malin ! Prends les pincettes !

—Vous n'y êtes pas, mes amis ! Mon truc est beaucoup plus ingénieux ; je prends simplement la pomme de gauche, A, et je la fais passer à droite : de cette façon, la pomme B passe en tête... et cependant je n'y ai pas touché !

Passons à un tour plus sérieux. Remplissez d'eau une timbale, appliquez une soucoupe sur l'orifice de la timbale, retournez le tout adroitement et posez-le sur cette table... Il s'agit de boire, sans perdre une goutte de liquide, et en se servant d'une seule main ! Vous donnez votre langue aux chiens ? Voici comment je procède : Je me penche sur la table, j'applique mon front contre le fond de notre verre renversé, et je saisis de la main droite le bord de la soucoupe (la main gauche reste derrière mon dos pour vous montrer que je ne triche pas). Tenant toujours le front bien appuyé contre le verre, et maintenant ainsi celui-ci parfaitement appliqué contre la soucoupe, je me redresse lentement, en penchant la tête en arrière, jusqu'à ce que mon front présente une surface à peu près horizontale sur laquelle la timbale se tiendra en équilibre... Ça y est ! j'enlève la soucoupe, je la dépose sur la table, et de ma main redevenue libre, je saisis le verre, et je bois... à votre santé !... La séance est finie ; un petit bravo pour l'amateur !

MOTS D'ENFANTS

Question indiscreète d'une petite fille :

—Qu'est-ce que c'est qu'ça, dis, père, des moutons de Panurge ?

—C'est... les membres de la majorité de la chambre.

* * *

Mlle Lili est très appliquée à son devoir. Tout à coup, s'interrompant :

—Dis, maman, aimer, quel temps est-ce ?

—Ah ! mon enfant, répond la maman, c'est de tous les temps — et c'est du temps perdu !

* * *

Le petit Paul a été emmené à la campagne par son père. Il ne cesse de poser des questions :

—Qu'est-ce que c'est que ça, paa ?

—C'est de l'orge.

—Et ça ?

—De la betterave, qui sert à faire du sucre.

L'enfant réfléchit un moment, puis :

—Dis donc, papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge ?

* * *

Bébé accompagne sa mère au cinéma, et s'amuse — un amusement comme un autre — à lire les épitaphes :

“ A mon cher époux — A me tendre bien-aimée — A mon ami inséparable — A mon adoré frère — A mon oncle chéri ”.

—Dis, maman, demande Bébé, pourquoi qu'on aime tant les morts ?

—C'est bien simple, reprend la mère, on ne les voit plus !